Textes lus par des élèves
lors de la commémoration du 11 novembre 2026



Jean Jaurès, Extrait du «Discours à la Jeunesse», Albi, 1903

« L'humanité est maudite, si pour faire preuve de courage elle est condamnée à tuer éternellement. Le courage, aujourd'hui, ce n'est pas de maintenir sur le monde la nuée de la Guerre, nuée terrible, mais dormante dont on peut toujours se flatter qu'elle éclatera sur d'autres. Le courage, ce n'est pas de laisser aux mains de la force la solution des conflits que la raison peut résoudre ; car le courage est l'exaltation de l'homme, et ceci en est l'abdication. Le courage pour vous tous, courage de toutes les heures, c'est de supporter sans fléchir les épreuves de tout ordre, physiques et morales, que prodigue la vie. Le courage, c'est de ne pas livrer sa volonté au hasard des impressions et des forces ; c'est de garder dans les lassitudes inévitables l'habitude du travail et de l'action. Le courage dans le désordre infini de la vie qui nous sollicite de toutes parts, c'est de choisir un métier et de le bien faire, quel qu'il soit : c'est de ne pas se rebuter du détail minutieux ou monotone ; (…) Le courage, c'est d'être tout ensemble et quel que soit le métier, un praticien et un philosophe. Le courage, c'est de comprendre sa propre vie, de la préciser, de l'approfondir, de l'établir et de la coordonner cependant à la vie générale. (…) Le courage, c'est de dominer ses propres fautes, d'en souffrir, mais de n'en pas être accablé et de continuer son chemin. Le courage, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille ; c'est d'aller à l'idéal et de comprendre le réel ; c'est d'agir et de se donner aux grandes causes sans savoir quelle récompense réserve à notre effort l'univers profond, ni s'il lui réserve une récompense. Le courage, c'est de chercher la vérité et de la dire ; c'est de ne pas subir la loi du mensonge triomphant qui passe, et de ne pas faire écho, de notre âme, de notre bouche et de nos mains aux applaudissements imbéciles et aux huées fanatiques.»

Extrait du discours prononcé par Maurice Genevoix le 28 juillet 1968 à la Butte Chaumont lors de la commémoration du 50e anniversaire de la seconde bataille de la Marne.

« Je ne pouvais plus douter. J'étais rejoint et traversé par les ondes d'un bombardement monstrueux. La distance n'y faisait rien. Cela dépassait toute mémoire. J'étais là bas, sous ce bombardement « lointain » où mes sens, bien avant moi, reconnaissaient l'aboi des obusiers, les salves galopantes des canons de campagne, la scansion lourde des pièces sur voie ferrée, l'enfoncement aux entrailles du sol et aussitôt la croulante éruption des énormes obus de rupture. Mes camarades, mes camarades. Il faut avoir senti, à la poussée d'un parapet contre l'épaule, la brutalité effrayante d'un percutant qui éclate ; avoir entendu pendant des heures, du fond de l'ombre, en reconnaissant toutes leurs voix, monter les gémissements des blessés ; avoir tenu contre soi un garçon de vingt ans la minute d'avant sain et fort, qu'une balle à la pointe du coeur n'a pas tué tout à fait sur le coup, et qui meurt, conscient, sans une plainte, les yeux ouverts et le visage paisible, mais de lentes larmes roulant sur ses joues. Vous étiez là, mes camarades. C'est pour vous, pour vous tous que je parle. Vous êtes la comme au premier jour. Et vous voyez : votre pays se souvient avec vous. Il sait qu'il faut vous respecter, vous entourer, vous remercier-et vous croire. L'Histoire de France a besoin de vous. »



Dernière lettre d'un soldat martyr : Henri Floch ,l'un des six « Martyrs de Vingré »

"Ma bien chère Lucie,
Quand cette lettre te parviendra, je serai mort fusillé. Voici pourquoi : Le 27 novembre, vers 5 heures du soir, après un violent bombardement de deux heures, dans une tranchée de première ligne, et alors que nous finissions la soupe, des Allemands se sont amenés dans la tranchée, m'ont fait prisonnier avec deux autres camarades. J'ai profité d'un moment de bousculade pour m' échapper des mains des Allemands, J'ai suivi mes camarades, et ensuite, j'ai été accusé d'abandon de poste en présence de l'ennemi. Nous sommes passés vingt-quatre hier soir au Conseil de Guerre. Six ont été condamnés à mort dont moi. Je ne suis pas plus coupable que les autres, mais il faut un exemple. Mon portefeuille te parviendra et ce qu'il y a dedans. Je te fais mes derniers adieux à la hâte, les larmes aux yeux, l'âme en peine. Je te demande à genoux humblement pardon pour toute la peine que je vais te causer et l'embarras dans lequel je vais te mettre. Ma petite Lucie, encore une fois, pardon. Je vais me confesser à l'instant, et espère te revoir dans un monde meilleur. Je meurs innocent du crime d'abandon de poste qui m'est reproché. Si au lieu de m'échapper des Allemands, j'étais resté prisonnier, j'aurais encore la vie sauve. C'est la fatalité.
Ma dernière pensée, à toi, jusqu'au bout.

Henry Floch"



Et c'est fini, Roland Dorgelès, Les Croix de bois, 1919.

« Et c'est fini…
Voici la feuille blanche sur la table, et la lampe tranquille, et les livres… Aurait-on jamais cru les revoir, lorsqu'on était là-bas, si loin de sa maison perdue ?
On parlait de sa vie comme d'une chose morte, la certitude de ne plus revenir nous en séparait comme une mer sans limites, et l'espoir même semblait s'apetisser, bornant tout son désir à vivre jusqu'à la relève. Il y avait trop d'obus, trop de morts, trop de croix ; tôt ou tard notre tour devait venir.
Et pourtant c'est fini…
La vie va reprendre son cours heureux. Les souvenirs atroces qui nous tourmentent encore s'apaiseront, on oubliera, et le temps viendra peut-être où, confondant la guerre et notre jeunesse passée, nous aurons un soupir de regret en pensant à ces années-là.Je me souviens de nos soirées bruyantes, dans le moulin sans ailes. Je leur disais : « Un jour viendra où nous nous retrouverons, où nous parlerons de nos copains, des tranchées de nos misères et de nos rigolades… Et nous dirons avec un sourire : « C'était le bon temps ! »
Avez-vous crié, ce soir-là, mes camarades ! J'espérais bien mentir, en vous parlant ainsi. Et cependant… C'est vrai, on oubliera. Oh ! je sais bien, c'est odieux, c'est cruel, mais pourquoi s'indigner : c'est humain… Oui, il y aura du bonheur, il y aura de la joie sans vous, car, tout pareil aux étangs transparents dont l'eau limpide dort sur un lit de bourbe, le coeur de l'homme filtre les souvenirs et ne garde que ceux des beaux jours. La douleur, les haines, les regrets éternels, tout cela est trop lourd, tout cela tombe au fond…
On oubliera. Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont. L'image du soldat disparu s'effacera lentement dans le coeur consolé de ceux qu'ils aimaient tant. Et tous les morts mourront pour la deuxième fois. Non, votre martyre n'est pas fini, mes camarades, et le fer vous blessera encore, quand la bêche du paysan fouillera votre tombe.
Les maisons renaîtront sous leurs toits rouges, les ruines redeviendront des villes et les tranchées des champs, les soldats victorieux et las rentreront chez eux. Mais Vous, ne rentrerez jamais.
C'était le bon temps. Je songe à vos milliers de croix de bois, alignées tout le long des grandes routes poudreuses, où elles semblent guetter la relève des vivants, qui ne viendra jamais faire lever les morts. Croix de 1914, ornées de drapeaux d'enfants qui ressembliez à des escadres en fête, croix coiffées de képis, croix casquées, croix des forêts d'Argonne qu'on couronnait de feuilles vertes, croix d'Artois, dont la rigide armée suivait la nôtre, progressant avec nous de tranchée en tranchée, croix que l'Aisne grossie entraînait loin du canon, et vous, croix fraternelles de l'arrière, qui vous donniez, cachées dans le taillis, des airs verdoyants de charmille, pour rassurer ceux qui partaient. Combien sont encore debout, des croix que j'ai plantées ? «

Henri Barbusse, Le Feu

Henri Barbusse a été soldat durant la Grande Guerre. Il fait dans Le Feu, paru pendant la guerre, le récit autobiographique de son expérience.

Nous traversons nos fils de fer par les passages. On ne tire encore pas sur nous. Des maladroits font des faux pas et se relèvent. On se reforme de l'autre côté du réseau, puis on se met à dégringoler la pente un peu plus vite : une accélération instinctive s'est produite dans le mouvement. Quelques balles arrivent alors entre nous. Bertrand nous crie d'économiser nos grenades, d'attendre au dernier moment. Mais le son de sa voix est emporté : brusquement, devant nous, sur toute la largeur de la descente, de sombres flammes s'élancent en frappant l'air de détonations épouvantables. En ligne, de gauche à droite, des fusants sortent du ciel, des explosifs sortent de la terre. C'est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l'avenir. On s'arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts ; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejette en avant, très vite. On trébuche, on se retient les uns aux autres, dans de grands flots de fumée. On voit, avec de stridents fracas et des cyclones de terre pulvérisée, vers le fond, où nous nous précipitons pêle-mêle, s'ouvrir des cratères, çà et là, à côté les uns des autres, les uns dans les autres. Puis on ne sait plus où tombent les décharges. Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu'on se sent annihilé par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment en l'air. On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leur cri de fer rouge dans l'eau. À un coup, je lâche mon fusil, tellement le souffle d'une explosion m'a brûlé les mains. Je le ramasse en chancelant et repars tête baissée dans la tempête à lueurs fauves, dans la pluie écrasante des laves, cinglé par des jets de poussier et de suie. Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent sur la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu'on les subit. On a le coeur soulevé, tordu par l'odeur soufrée. Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent. On bondit ; on ne sait pas où on marche. Les yeux clignent, s'aveuglent et pleurent. Devant nous, la vue est obstruée par une avalanche fulgurante, qui tient toute la place. C'est le barrage. Il faut passer dans ce tourbillon de flammes et ces horribles nuées verticales. On passe. On est passé, au hasard ; j'ai vu, çà et là, des formes tournoyer, s'enlever et se coucher, éclairées d'un brusque reflet d'au-delà. J'ai entrevu des faces étranges qui poussaient des espèces de cris, qu'on apercevait sans les entendre dans l'anéantissement du vacarme. Un brasier avec d'immenses et furieuses masses rouges et noires tombait autour de moi, creusant la terre, l'ôtant de dessous mes pieds, et me jetant de côté comme un jouet rebondissant. Je me rappelle avoir enjambé un cadavre qui brûlait, tout noir, avec une nappe de sang vermeil qui grésillait sur lui, et je me souviens aussi que les pans de la capote qui se déplaçait près de moi avaient pris feu et laissaient un sillon de fumée. À notre droite, tout au long du boyau, on avait le regard attiré et ébloui par une file d'illuminations affreuses, serrées l'une contre l'autre comme des hommes.

Extrait de l'allocution de Simone Veil au nom des anciens prisonniers juifs, à l'occasion de la cérémonie internationale de commémoration du 60e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau

Auschwitz - Birkenau (Pologne) - jeudi 27 janvier 2005

Et pourtant, le vœu que nous avons tous, si souvent exprimé de « plus jamais ça » n'a pas été exaucé, puisque d'autres génocides ont été perpétrés. Aujourd'hui, 60 ans après, un nouvel engagement doit être pris pour que les hommes s'unissent au moins pour lutter contre la haine de l'autre, contre l'antisémitisme et le racisme, contre l'intolérance. Les pays européens qui, par deux fois, ont entraîné le monde entier dans des folies meurtrières, ont réussi à surmonter leurs vieux démons. C'est ici, où le mal absolu a été perpétré, que la volonté doit renaître d'un monde fraternel, d'un monde fondé sur le respect de l'homme et de sa dignité. Venus de tous les continents, croyants et non croyants, nous appartenons tous à la même planète, à la communauté des hommes. Nous devons être vigilants, et la défendre non seulement contre les forces de la nature qui la menacent, mais encore davantage contre la folie des hommes. Nous, les derniers survivants, nous avons le droit, et même le devoir, de vous mettre en garde et de vous demander que le « plus jamais ça » de nos camarades devienne réalité.



Texte écrit par un élève de terminale 2

Mais à quoi ça sert… pourquoi sommes-nous réunis ici … pourquoi avons-nous lu ces textes ?
A quoi ça sert puisque la plupart d'entre nous n'ont pas vécu la guerre, ni nos parents ou peut-être même ni nos grands-parents, à quoi ça sert puisque plus aucun témoin direct de la Première Guerre mondiale n'est encore vivant, à quoi ça sert puisque nous n'avons pas connu les tranchées, les bombardements, ni l'angoisse de ne pas savoir si ceux que nous aimons rentrerons un jour ?
Pour beaucoup d'entre nous la première guerre mondiale se résume aux cours d'histoire on est d'accord.
Honnêtement ici qui pense tous les jours à ces soldats morts au front, qui se recueille souvent devant un monument aux morts ? Et c'est normal. Il est difficile, peut-être même impossible de s'imaginer ce qu'ils ont vécu. Nous pouvons lire leurs lettres, ou leurs textes, mais nous ne pourrons jamais véritablement nous mettre à leur place. Ça tombe bien c'est pas le but.
Mais c'est justement pour ça qu'il faut se souvenir. C'est pour ça qu'on est tous les cinq devant vous. Derrière ces dates, il y avait des hommes, et aussi des femmes et des enfants ne l'oublions pas. Qui avaient notre âge. Ils avaient, tout comme nous, une famille, des amis, des rêves mais, pour eux, tout s'est arrêté.
Nous grandissons dans un pays où la paix semble normale et acquise depuis longtemps, mais alors pourquoi se souvenir d'une guerre qui s'est terminé il y a plus d'un siècle ? Car cette paix dans laquelle nous vivons n'a pas toujours été le cas et ça ne l'est encore moins ailleurs…
C'est précisément là que cette cérémonie sert à quelque chose, sans la mémoire nous oublions notre histoire que ce soit la première ou la seconde guerre mondiale. Et sans la compréhension de notre histoire nous sommes livrés à refaire les mêmes choses.
Le philosophe George Santayana disait : « ceux qui ne peuvent se souvenir du passé sont condamnés à le répéter ». C'est ça le devoir de mémoire. Voilà pourquoi nous sommes là. Souvenons-nous par nécessité. Il faut apprendre de ce qui a été vécu, pour reconnaître la valeur de la paix, pour comprendre le monde dans lequel nous vivons. Les mêmes souffrances que nous avons décrites, les mêmes violences peuvent réapparaître lorsque l'on cesse de comprendre ce qui les a rendues possibles.
Car si nous oublions les horreurs qui ont été vécues, le jour où nous cesserons de nous souvenir, alors ce jours-là peut être l'Histoire recommencera, et ce jour-là il sera trop tard, voilà pourquoi nous vous avons lu ces textes.
Et cette responsabilité appartient désormais à nous tous. Nous n'avons pas eu à faire les choix auquel ces hommes ont été confrontés. Mais nous avons le devoir de leur rendre hommage, de connaître un minimum leur histoire, de la comprendre et de la transmettre. Savoir que la guerre a débuté en 1914 et que l'armistice a été signé en 1918, bien que ce soit important ce n'est pas vital, par contre retenir les leçons de cette guerre et ne plus que ça recommence, ça c'est vital. Alors, en cette cérémonie du 11 novembre, souvenons-nous de ceux qui ne sont pas revenus, souvenons-nous de ceux qui se sont battus et sont morts pour notre liberté, pour ne jamais avoir à vivre ce qu'ils ont vécu.
La mémoire ne pourra jamais changer le passé mais peut encore changer la manière dont nous regarderons l'avenir.

